

Anton Tchekhov

*Le Moine noir*

Traduit du russe par Denis Roche



1894

Pépites littéraires

# Anton Tchekhov

## *Le moine noir*

*Traduit du russe par Denis Roche*

### I

L'agrégé Anndréy Vassiliévitch Kôvrine s'était surmené, fatigué. Il ne suivait aucun traitement, mais un jour, buvant de la bière avec un ami médecin, il lui parla de sa santé, et le docteur lui conseilla d'aller passer le printemps et l'été à la campagne. Fort à propos, l'agrégé reçut une longue lettre de Tânia Péssôtski lui demandant de venir pour quelque temps à Borîssovka où elle habitait, et il décida d'accepter. Kôvrine – on était en avril – se rendit tout d'abord dans sa propriété natale de Kôvrinnka, où il resta trois semaines tout seul ; puis, quand les chemins furent praticables, il partit en voiture pour le logis de l'horticulteur réputé, Péssôtski, son ancien tuteur.

Il n'y avait que soixante-dix verstes de Kôvrinnka à Borîssovka ; rouler au printemps, sur une route à peine séchée, dans une confortable calèche, fut pour lui une véritable joie.

La maison des Péssôtski était une immense demeure à colonnes, avec des têtes de lions, des crépis qui se détachaient, et, à la porte, un laquais en habit. Un vieux parc à l'anglaise, sévère et rébarbatif, s'étendait de la maison à la rivière sur presque l'étendue d'une verste. Des pins aux racines dénudées, ressemblant à des pattes velues, croissaient sur la rive argileuse et abrupte qui le terminait. En bas l'eau scintillait, revêche ; des courlis volaient avec un cri plaintif, et l'on avait toujours l'impression qu'il fallait s'asseoir là et y écrire une ballade.

Près de la maison, au contraire, et dans le verger, qui, avec les serres, couvrait une trentaine d'hectares, l'impression était joyeuse et allègre, même lorsqu'il faisait mauvais temps. Nulle part il n'avait été donné à Kôvrine de voir d'aussi étonnantes roses, d'aussi beaux lis, des camélias et des tulipes multicolores – allant du blanc vif au noir de suie, – et, au total, une aussi grande richesse florale, que chez Péssôtski. À cette pointe du printemps, le luxe des massifs était encore enfoui dans les serres, mais il suffisait de ce qui fleurissait au bord des allées et, çà et là, dans les massifs, pour que l'on se crût, en se promenant au jardin, dans le royaume des tendres couleurs, surtout aux heures matinales, où, sur chaque pétale, brille la rosée.

Ce qui constituait la partie décorative du jardin, et ce que Péssôtski appelait, avec dédain, les bêtises, produisait jadis sur Kôvrine enfant une impression de contes de fées. Que de bizarreries n'y avait-il pas là ! Que de monstruosité et de dérision de la nature ! Il y avait des arbres fruitiers en espaliers, un poirier, pyramidal comme un peuplier, des chênes et des tilleuls, ronds comme des boules, un pommier parasol, des arcades végétales, des monogrammes, des candélabres, et même le chiffre 1862, dessiné par des pruniers, marquant l'année où Péssôtski avait commencé à s'occuper d'horticulture. Il s'y trouvait aussi de beaux petits arbres élancés, au tronc droit et solide, comme celui des palmiers, et ce n'était qu'en les considérant avec attention que l'on pouvait y reconnaître des groseilliers ou des groseilliers épineux.

Mais ce qui souriait le plus dans le jardin et lui donnait un air vivant, c'était une animation continuelle. Près des arbres et des arbustes, dans les allées et dans les massifs, des gens, de l'aube au soir, grouillaient comme des fourmis, maniant des brouettes, des pioches et des arrosoirs...

Kôvrine arriva chez les Péssôtski un soir vers dix heures. Il trouva en grande alarme Tânia et son père. Le ciel pur, étoilé, présageait, ainsi que le thermomètre, une gelée matinale, et le jardinier Ivane Karlytch, s'étant rendu en ville, on ne pouvait s'en remettre à personne. Au souper, on ne fit que parler de gelée blanche, et on décida que Tânia veillerait et ferait, à une heure du matin, le tour du jardin pour voir si tout y était en ordre. Son père, pour la remplacer, se lèverait à trois heures, ou même avant.

Kôvrine resta toute la soirée avec Tânia, et l'accompagna, après minuit, au jardin. Il faisait froid. Dehors on sentait déjà fortement la fumée. Dans le grand verger, appelé « commercial », et qui rapportait par an à Iégor Sémiônytch, le père de Tânia, plusieurs milliers de roubles de revenu net, une âcre, noire, épaisse fumée, rampait contre terre, enveloppant les arbres et gardant de la gelée ces milliers de roubles. Les arbres étaient disposés en quinconces ; leurs files droites et régulières formaient comme des rangs de soldats, et cet ordre, sévère et rigoureux, joint au fait que les arbres étaient de même hauteur et avaient des têtes et des troncs semblables, rendait le tableau monotone et même triste. Kôvrine et Tânia suivaient les lignes où se consumaient des feux de fumier et de détritrus de toute sorte, et, de temps à autre, ils rencontraient des ouvriers, errant dans la fumée comme des ombres. Seuls étaient en fleurs les cerisiers, les pruniers et quelques espèces de pommiers, mais tout le jardin baignait dans la fumée, et ce ne fut que près des pépinières que Kôvrine respira librement.

–Tout enfant, dit-il, avec un frisson des épaules, cette fumée m'a fait éternuer, mais je ne comprends pas encore comment la fumée peut préserver de la gelée ?

–La fumée, répondit Tânia, tient lieu de nuages quand il n'y en a pas.

–Et quel besoin y a-t-il de nuages ?

–Par ciel couvert, il n'y a pas de gelée blanche.

–Ah ! oui !

Il se mit à rire et la prit par la main. Le large visage de Tânia, transi de froid, à l'expression très sérieuse, ses sourcils, fins et noirs, le col de son manteau relevé, l'empêchant de remuer librement la tête, toute sa personne fluette, sa robe qu'elle relevait à cause de la rosée, l'émouvaient.

« Seigneur, pensa-t-il, que la voilà déjà grande ! »

–Quand je suis parti d'ici, il y a cinq ans, lui dit-il, vous étiez encore toute enfant ; vous étiez toute maigre, les jambes longues, les cheveux sur le dos ; vous aviez des robes courtes, et je vous appelais le héron... Ce que le temps opère !...

–Oui, soupira Tânia, cinq ans !... Depuis, que d'eau a coulé !... Avouez-le, Anndrioucha, fit-elle vivement, en le regardant en face, vous vous êtes déshabitué de nous ? Mais que vais-je vous demander ! Vous êtes un homme, vous vivez déjà une vie intéressante, vous êtes quelqu'un... Oublier est si naturel !... Pourtant, Anndrioucha, je voudrais que vous nous considériez comme vos proches ; nous en avons le droit.

–Je le fais, Tânia.

–Vraiment ?...

–Ma parole d'honneur.

–Vous vous étonniez ce soir que nous eussions tant de vos photographies, mais vous savez que mon père vous adore. Il me semble parfois qu'il vous aime plus que moi. Il est fier de vous. Vous êtes un savant, un homme extraordinaire ; vous avez fait une carrière brillante, et il est persuadé que vous êtes devenu tel parce qu'il vous a élevé. Je ne l'en dissuade pas ; qu'il le croie !

Déjà l'aube pointait. On le remarquait surtout à la netteté avec laquelle se profilait dans l'air les volutes de fumée et les cimes des arbres. Des rossignols chantaient, et, des champs, il arrivait des cris de cailles.

– Tout de même, dit Tânia, il est temps d'aller se coucher. Il fait froid.

Elle le prit par le bras.

–Merci, Anndrioucha, d'être venu, lui dit-elle. Nous ne connaissons que des gens sans intérêt, et en très petit nombre. Il n'est question ici que du jardin, puis du jardin... rien d'autre. Tige et demitige, fit-elle en riant, apporte, reinette, api, greffe en écusson, greffe en flûte !... toute notre vie est dans le jardin. Je ne vois en rêve que des pommes et des poires. C'est bien, évidemment, c'est utile ; mais, comme distraction, on souhaite parfois autre chose ! Il me souvient que, quand vous veniez aux vacances, la maison paraissait plus fraîche et plus claire, comme si l'on eût enlevé les housses du lustre et des meubles ; bien que fillette, je le sentais.

Elle parla longtemps ainsi, avec beaucoup de sentiment. Il apparut soudain à Kôvrine qu'il pourrait, durant l'été, s'attacher à ce petit être faible et bavard,

s'en éprendre et en être amoureux. Dans leur double situation cela se pouvait si bien, était si naturel ! Cette pensée l'attendrit et le fit rire. Il se pencha vers la chère figure soucieuse et se mit à fredonner :

*Onièguine, je ne puis le taire, J'aime follement Tatiâna...<sup>1</sup>.*

Lorsqu'on revint à la maison, Iégor Sémiônytch était déjà levé. Kôvrine, n'ayant pas sommeil, bavarda avec son vieil hôte et retourna au jardin avec lui.

Iégor Sémiônytch était de haute taille, large d'épaules, le ventre gros, et avait de l'asthme ; pourtant il marchait toujours si vite que l'on avait peine à le suivre. Il avait un air extrêmement préoccupé, se dépêchait toujours et donnait l'impression que tout serait perdu s'il s'attardait une minute.

–Voilà un fait, mon petit... commença-t-il en s'arrêtant pour souffler. Ras terre, tu le vois, c'est la gelée, et si l'on élève de deux toises un thermomètre sur un bâton, plus de gelée ; pourquoi cela ?

–Ma foi, dit Kôvrine, en riant, je ne le sais pas.

–Hum... on ne peut pas tout savoir, évidemment... Aussi vaste que soit l'esprit on ne peut pas tout y loger. Tu t'occupes surtout de philosophie, je crois ?

–Oui. Je fais des cours de psychologie et m'intéresse à la philosophie en général.

–Et ça ne t'ennuie pas ?

–Au contraire ; c'est même ma raison de vivre.

–Allons, Dieu soit loué... dit Iégor Sémiônytch, passant la main sur ses favoris gris et réfléchissant ; j'en suis très heureux pour toi... très content, mon ami...

Mais soudain, prêtant l'oreille et faisant une mine terrible, il s'élança sur le côté et disparut derrière les arbres, dans les nuages de fumée.

–Qui a attaché ce cheval à un pommier ? l'entendit-on crier d'une voix désespérée, déchirant l'âme. Quel est le misérable, la canaille, qui a attaché un cheval à un pommier ? Mon Dieu ! mon Dieu ! on gâche, on gâte, on laisse geler, on profane !... Le jardin est perdu, fichu !... Mon Dieu !

Lorsqu'il revint vers Kôvrine son visage exprimait la fatigue et l'irritation.

-Que faire avec ces réprouvés ? dit-il d'une voix dolente en écartant les bras. Stiôpka, en conduisant du fumier cette nuit, a attaché son cheval à un pommier. Il a tortillé, le gredin, ses rênes de toutes ses forces, en sorte que l'écorce est meurtrie en trois endroits. Ça vous plaît ?... Je le lui dis, et il reste comme une bûche, les yeux ronds. Ce ne serait pas assez que de le pendre !...

Calmé, il prit Kôvrine dans ses bras et le baisa à la joue.

-Allons, Dieu soit loué, Dieu soit loué !... marmotta-t-il ; je suis très heureux que tu sois venu !... Je ne peux dire combien je le suis !...

Merci.

De sa démarche rapide, et l'air préoccupé, Péssôtski fit ensuite le tour du jardin et montra à son ancien pupille toutes les serres, tempérées et chaudes, et les deux ruchers, qu'il appelait la merveille de notre siècle.

Tandis qu'ils marchaient, le soleil se leva, éclairant vivement le jardin. Il fit bon. On pressentit une journée lumineuse, gaie et longue.

Kôvrine pensa que ce n'était que le commencement de mai et que l'on avait l'été devant soi, aussi lumineux, aussi gai et aussi long. Et, dans sa poitrine, tressaillit tout à coup le sentiment joyeux et jeune qu'il éprouvait, en son enfance, quand il courait dans ce jardin. Il prit à son tour le vieillard dans ses bras et l'embrassa tendrement. Émus l'un et l'autre, ils rentrèrent et se mirent à prendre du thé dans de vieilles tasses de porcelaine, accompagné de crème et d'appétissants petits pains.

Et ces détails rappelèrent à Kôvrine son temps de jeunesse. Le présent délicieux et les impressions du passé qui renaissaient se fondaient en lui ; il en ressentait de l'aise et de la tristesse.

Il attendit que Tânia s'éveillât, but du café avec elle, et alla faire une promenade ; puis, rentrant dans sa chambre, il se mit au travail. Il lut attentivement un livre, prit des notes, levant les yeux de temps à autre pour regarder soit les fenêtres ouvertes, soit les fleurs, encore humides de rosée, qui se trouvaient dans des vases sur sa table. En rabaissant les yeux sur son livre, il lui semblait qu'en lui chaque fibre tremblait et tressautait de joie.

Kôvrine continua à mener à la campagne une vie aussi agitée et nerveuse qu'en ville. Il lisait, écrivait beaucoup, apprenait l'italien, et, quand il se promenait, il songeait avec plaisir qu'il allait se remettre bientôt au travail. Il dormait si peu que chacun s'en étonnait. Si, par hasard, il s'endormait une demi-heure dans le jour, il ne dormait plus, ensuite, de toute la nuit ; puis, après une nuit sans sommeil, il se sentait alerte et gai, comme si de rien n'était. Il parlait beaucoup, buvait du vin et fumait de bons cigares.

Souvent, presque chaque jour, des demoiselles du voisinage venaient chez les Péssôtski. Elles jouaient du piano et chantaient avec Tânia. Parfois venait aussi un jeune homme qui jouait du violon. Kôvrine buvait littéralement la musique et le chant, s'en pénétrait presque à en défaillir, et, l'on s'en apercevait à ce que ses yeux se fermaient et que sa tête s'inclinait.

Un soir, après le thé, il lisait sous la véranda. Accompagnées par le violoniste, Tânia, qui avait un soprano, et une des demoiselles, un contralto, étudiaient la sérénade de Bragg. Kôvrine écoutait les paroles – les jeunes filles chantaient en russe, – sans pouvoir du tout en comprendre le sens. Ayant enfin abandonné son livre, et écouté attentivement, il comprit. Une jeune fille à l'imagination malade entendit une nuit, dans un jardin, des sons mystérieux, si beaux et si étranges, qu'elle dut les regarder comme une harmonie sacrée, incompréhensible pour nous, mortels, et qui, pour cette raison, s'en retourne aux cieux. Kôvrine sentit ses paupières se coller. Il se leva et se mit, exténué, à marcher dans le salon, puis dans la grande salle. Lorsque le chant cessa, il prit Tânia sous le bras et sortit avec elle sous la véranda.

– Depuis ce matin, lui dit-il, une légende me poursuit. L'ai-je lue ou entendu raconter, je ne sais ; en tout cas elle est étrange, absurde. Il faut convenir d'abord qu'elle ne brille pas par la clarté. Il y a mille ans, un moine, vêtu de noir, cheminait dans le désert, en Syrie ou en Arabie.

À quelques mètres de l'endroit où il passait, des pêcheurs virent un autre moine qui marchait lentement sur l'eau d'un lac. Le second moine était un mirage. Perdez de vue maintenant toutes les lois de l'optique que la légende, semble-t-il, ignore, et écoutez ce qui suit. De ce mirage en naquit un second, du second un troisième, en sorte que l'image du moine noir se transmet à l'infini d'une couche de l'atmosphère dans l'autre. On la voyait tantôt en

Afrique, tantôt en Espagne, tantôt aux Indes, tantôt dans l'extrême Nord... Elle sortit enfin des limites de l'atmosphère terrestre, et, maintenant elle erre dans l'univers entier, sans pouvoir se trouver jamais dans des conditions où elle pourrait disparaître. Peut-être est-elle maintenant dans la planète Mars ou dans quelque étoile de la Croix du Sud. Mais, ma chère, le plus intéressant de la légende, c'est que, mille années exactement après que le moine aura marché dans le désert, le mirage reviendra dans l'atmosphère terrestre et apparaîtra aux gens. Et il semble que les mille années touchent à leur fin... Aux termes de la légende, nous devons attendre l'apparition du moine noir aujourd'hui ou demain.

–Étrange mirage, dit Tânia à qui la légende ne plut pas.

–Mais le plus étonnant, reprit Kôvrine en riant, c'est que je ne peux pas du tout me rappeler où j'ai pu trouver cette légende. L'ai-je lue ? L'ai-je entendue ? L'ai-je rêvée ? Je vous jure que je ne me le rappelle pas. En tout cas elle m'intéresse. Aujourd'hui j'y pense toute la journée.

Laissant Tânia avec ses invités, Kôvrine sortit et se promena, pensif, près des plates-bandes. Le soleil se couchait. Les fleurs, que l'on ne venait que d'arroser, répandaient une odeur moite, irritante. À la maison, on recommença à chanter, et, de loin, le violon donnait l'impression d'une voix humaine. Kôvrine, faisant effort pour se rappeler où il avait entendu ou lu la légende, se dirigea lentement vers le parc, et arriva sans y prendre garde à la rivière.

Par un sentier courant sur la berge escarpée, longeant des racines dénudées, il descendit vers l'eau, faisant lever des bécassines, puis deux canards. Sur les sombres pins, çà et là, se reflétaient encore les derniers rayons du soleil couchant, mais à la surface de l'eau dormait déjà le vrai soir. Kôvrine, par une passerelle, atteignit l'autre rive. Devant lui s'étendait un vaste champ de jeune seigle, pas encore en fleur. Au loin, nulle habitation, ni âme qui vive. Il semblait que le sentier, si on continuait à le suivre, mènerait à cet endroit inconnu et mystérieux où le soleil venait de sombrer, et où s'enflammait, avec une si majestueuse ampleur, la rougeur du couchant.

« Quel espace, quelle liberté et quel calme, ici ! pensait Kôvrine, en suivant le sentier. Il semble que tout l'univers me contemple, se taise et attende que je le comprenne... »

Mais voilà que des moines courent sur le champ de seigle et le doux vent du soir effleura tendrement la tête découverte du jeune homme. Une minute après, à un nouveau coup de vent, le seigle chuchota plus fort, et l'on entendit derrière lui le sourd grondement des pins. Kôvrine s'arrêta stupéfait. À l'horizon, comme un tourbillon ou comme une trombe, se dressait, de la terre au ciel une haute colonne noire. Ses contours restaient indécis, mais il fut manifeste au premier coup d'œil que la colonne ne restait pas immobile. Elle se mouvait avec une effrayante vitesse. Elle avançait droit sur Kôvrine, et, plus elle avançait, plus elle se rapetissait et se précisait. Kôvrine, pour lui faire place, se jeta de côté, et il en eut à peine le temps...

Un moine, vêtu de noir, le chef blanc et les sourcils noirs, les mains croisées sur la poitrine, passa à côté de lui. Ses pieds nus ne touchaient pas le sol. Ayant franchi quelque espace, il se retourna vers Kôvrine, lui fit un signe de tête et lui sourit d'une façon à la fois amicale et malicieuse. Quel visage, affreusement pâle et maigre !... Recommencant à grandir, il franchit la rivière, buta sans bruit contre la berge argileuse et les pins, et, les traversant, disparut comme une fumée.

– Ainsi... vous le voyez... marmotta Kôvrine, la légende est vraie.

Et tâchant de s'expliquer l'étrange apparition, heureux d'avoir eu la chance de voir de si près et de façon si nette non seulement le vêtement noir, mais le visage et les yeux du moine, Kôvrine, agréablement ému, rentra à la maison.

Dans le parc et le jardin les gens circulaient tranquillement ; à la maison, on jouait. C'était donc que Kôvrine seul avait vu le moine. Il voulut tout raconter à Tânia et à son père, mais comprit qu'ils prendraient ses paroles pour du délire et s'en effraieraient. Mieux valait se taire. L'agrégé rit bruyamment, chanta, dansa la mazurka ; il était gai, et tous, Tânia et les invités, trouvaient qu'il avait, ce jour-là, une figure rayonnante, inspirée et qu'il était très beau.

### III

Après le souper, quand les invités furent partis, Kôvrine, entré dans sa chambre, s'y allongea sur le divan. Il voulait penser au moine. Mais une minute après Tânia survint.

–Tenez, Anndrioucha, dit-elle en lui remettant un paquet de brochures et de bonnes feuilles, lisez les articles de mon père. Ce sont de beaux articles. Il écrit très bien.

–Oh ! comme tu y vas ! dit Iégor Sémiônytch en entrant derrière elle et riant d'un rire forcé. (Il était gêné.) Ne l'écoute pas, je t'en prie ; ne lis pas ça ! Au reste, si c'est pour t'endormir, lis-le. C'est un bon narcotique.

–Moi, dit Tânia avec une conviction profonde, je trouve que ce sont de beaux articles ; lisez-les, Anndrioucha, et décidez papa à en donner plus souvent ; il pourrait écrire un cours complet d'horticulture.

Son père se mit à rire d'un air contraint, rougit, et dit les phrases que prononcent d'habitude les auteurs confus ; à la fin, il laissa faire.

–En ce cas, lis d'abord l'article de Gaucher, puis ces petits articles russes, dit-il en feuilletant les brochures d'une main tremblante ; sans cela tu n'y comprendras rien. Avant de lire mes répliques, il faut savoir à quoi je réponds. En somme, c'est du fatras... des choses ennuyeuses... Et il est temps d'aller se coucher, il me semble.

Tânia sortit. Iégor Sémiônytch s'assit sur le divan à côté de Kôvrine et soupira profondément.

–Oui, mon ami... fit-il, après quelque silence. Donc, mon aimable agrégé, j'écris des articles, j'expose et j'obtiens des médailles. On dit que Pésôtski a des pommes grosses comme la tête, qu'il fait une fortune avec son jardin, bref : « Riche et puissant est Kotchoubéy<sup>2</sup>. » Mais il y a lieu de se demander : à quoi bon, tout cela ? Mon jardin est en effet magnifique, un jardin modèle... Ce n'est pas un jardin, mais tout un établissement ayant une importance officielle, parce que c'est, en quelque sorte, une phase dans une ère nouvelle de l'économie rurale et de l'industrie russe ; mais à quoi bon ? À quoi cela servira-t-il ?

–Votre jardin est là pour répondre.

–Ce n'est pas ce que je veux dire ; je veux dire : Que deviendra le jardin après

moi ? Moi disparu, il ne restera pas un mois dans l'état où tu le vois aujourd'hui. Le secret du succès n'est pas la grandeur du jardin ni le nombre des ouvriers ; c'est uniquement, comprends-le, que j'aime mon affaire. Je l'aime, peut-être, plus que moi-même. Regarde, je suis seul à tout faire. Je travaille du matin au soir. Je fais moi-même toute la greffe, la taille, la plantation ; tout moi-même, tout ! Lorsqu'on m'aide, je suis jaloux et je m'énerve jusqu'à en devenir grossier. Tout le secret de mon entreprise est dans l'amour : bref, l'œil du maître, ses mains, et ce sentiment que, lorsqu'on est en visite quelque part pour une heure, on n'a pas le cœur en place. On est comme une âme en peine ; on craint qu'il n'arrive quelque chose au jardin...

Et quand je mourrai, qui surveillera ? qui travaillera ? Les jardiniers ? Les ouvriers ? Oui ?... Voilà donc ce que j'ai à te dire, mon aimable ami ; le plus grand ennemi en notre affaire, ce n'est pas le lièvre, ce n'est pas le hanneton, ni la gelée : ce sont les indifférents.

–Et Tânia ? demanda Kôvrine en riant. Se pourrait-il qu'elle fût plus nuisible que le lièvre ? Elle aime et connaît votre œuvre...

–Oui, elle l'aime et la connaît. Si, après ma mort, elle a le jardin et en est la maîtresse, on ne peut rien souhaiter de mieux ; mais si, à Dieu ne plaise, elle se marie... balbutia Iégor Sémiônytch, regardant Kôvrine avec effroi... C'est là qu'est le danger ! Elle se mariera, les enfants viendront, et elle n'aura plus le temps de penser au jardin. Ce que je redoute le plus, c'est qu'elle ne se marie à quelque gaillard qui, par amour du lucre, loue le jardin à des marchands ; et tout ira à vau-l'eau dès la première année !... Dans notre affaire, les femmes sont le fléau de Dieu.

Péssôtski fit un soupir et resta silencieux.

–Peut-être est-ce là de l'égoïsme, mais je vais te le dire franchement : je ne veux pas que Tânia se marie ! J'ai peur ! Il vient ici un godelureau qui racle du violon ; je sais que Tânia ne se mariera pas avec lui ; je le sais fort bien ; mais je ne peux pas le voir ! Au demeurant, je suis, mon petit, je l'avoue, un grand original.

Iégor Sémiônytch se leva et se mit à marcher avec agitation. On voyait qu'il voulait dire quelque chose de grande importance, mais n'osait pas.

–Je t'aime profondément, dit-il enfin avec résolution, en enfonçant ses mains

dans ses poches, et vais te parler à cœur ouvert. J'envisage avec simplicité certaines questions délicates et dis tout droit ce que je pense ; je ne peux pas souffrir ce que l'on appelle les arrière-pensées... Je te le dis tout droit : tu es le seul homme auquel je ne craindrais pas de donner ma fille. Tu es un homme intelligent, tu as du cœur et ne laisserais pas périliter ma chère œuvre. Et, surtout, je t'aime comme un fils... je suis fier de toi. S'il survenait quelque roman entre Tânia et toi, eh bien j'en serais très satisfait et même heureux ! Je te le dis tout droit, sans ambages, en honnête homme.

Kôvrine se mit à rire. Iégor Sémiônytch ouvrit la porte pour partir et s'arrêta sur le seuil.

–Si vous aviez un fils, Tânia et toi, dit-il, après avoir réfléchi, j'en ferais un horticulteur. Mais ce n'est là que fantaisie... Bonne nuit.

Resté seul, Kôvrine s'étendit à l'aise et commença à lire les articles. L'un avait pour titre : *De la culture intercalaire* ; un autre : *Quelques mots sur la remarque de M. Z... concernant la seconde façon du sol pour un nouveau jardin* ; un troisième : *Encore la greffe à œil dormant*, et tout dans ce même genre. Mais quel ton inquiet, inégal !... Quel emportement nerveux, presque maladif ! Voici un article au titre, semble-t-il, le plus inoffensif et au sujet indifférent ; on y parle du pommier russe, le Saint-Antoine. Mais Iégor Sémiônytch commence par les mots : *Audiat et altera pars*, et finit par : *Sapienti sat !* Et, entre ces deux citations, une fontaine jaillissante de mots caustiques, adressés à « l'ignorance savante de Messieurs nos horticulteurs patentés qui contemplent la nature du haut de leurs chaires », ou à M. Gaucher, « dont le succès est fait par les profanes et les dilettantes ». Puis, sans raison, le regret forcé, peu sincère, que l'on ne puisse plus battre de verges les paysans qui volent les fruits, et qui, ce faisant, endommagent les arbres...

« C'est un métier joli, sympathique et sain, pensa Kôvrine, mais où interviennent aussi les passions et la guerre. Il faut sans doute, qu'en toute carrière, les gens qui se vouent à une idée soient nerveux et se distinguent par une sensibilité suraiguë. Il ne peut sans doute pas en être autrement. »

Il se souvint de Tânia à qui plaisaient tant les articles d'Iégor Sémiônytch. Elle était petite, pâle, si maigre que l'on voyait ses clavicules. Ses yeux, largement ouverts, foncés, intelligents, regardaient toujours on ne sait où, cherchant on ne sait quoi. Sa démarche, comme celle de son père, est courte et

précipitée. Elle aime beaucoup à parler, à discuter, accompagnant alors chaque phrase, même insignifiante, d'une mimique expressive, gesticulante ; elle doit être nerveuse au plus haut degré.

Kôvrine continua sa lecture, mais ne comprenant plus rien, s'arrêta. L'excitation agréable avec laquelle il avait, ce soir, dansé la mazurka et écouté la musique, l'alanguissait maintenant et éveillait en lui maintes idées. Il se leva et se mit à marcher dans sa chambre en pensant au moine noir. Il lui vint en tête que, s'il avait vu seul ce moine étrange et surnaturel, c'est qu'il était malade et en était déjà arrivé à l'hallucination ; cette constatation l'effraya, mais peu de temps.

« Je me sens bien et ne fais de mal à personne ; c'est donc, pensa-t-il, qu'il n'y a rien de mauvais dans mes visions. »

Et, derechef, il se sentit bien.

S'étant assis sur le divan, il se prit la tête dans les mains, retenant la joie incompréhensible qui remplissait son être ; puis il recommença à marcher, et, ensuite, se mit au travail. Mais les idées qu'il trouvait dans ses livres ne le satisfaisaient pas. Il souhaitait quelque chose de gigantesque, d'immense, de frappant. Vers le matin, il se déshabilla et se mit au lit ; il fallait pourtant dormir !

Lorsqu'on entendit les pas d'Iégor Sémiônytch se rendant au jardin, Kôvrine sonna et commanda au domestique de lui apporter du vin. Il but avec délices quelques verres de Lafitte, puis se fourra la tête sous la couverture. Sa conscience s'embruma et il s'endormit.

Iégor Sémiônytch et sa fille se querellaient souvent et se disaient des choses désagréables.

Un matin, après on ne sait quelle discussion, Tânia se mit à pleurer et s'en fut dans sa chambre. Elle n'en sortit ni pour dîner, ni pour prendre le thé. Son père, l'air d'abord important et boudeur, comme s'il voulait donner à entendre que les intérêts de l'ordre, et de la justice, dépassent tout au monde, céda bientôt et se démonta. Il errait tristement dans le parc en soupirant : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! » Et, à dîner, il ne mangea pas une bouchée. Enfin, avec un sentiment de faute, la conscience tourmentée, il frappa à la porte fermée et appela timidement :

– Tânia ! Tânia ?

En réponse, derrière la porte, une voix faible, exténuée par les larmes, et, en même temps décidée, déclara :

– Laissez-moi, je vous prie !

L'énervement des maîtres avait sa répercussion sur tout le logis et même sur les gens qui travaillaient au jardin. Kôvrine, bien que plongé dans son travail, se sentit à la fin, lui aussi, triste et contraint. Il résolut, pour dissiper la mauvaise humeur générale, d'intervenir, et, vers le soir, il frappa chez Tânia. On le laissa entrer.

– Aïe, aïe !... commença-t-il sur un ton de plaisanterie, en regardant avec surprise le visage de Tânia, mouillé de larmes et couvert de taches rouges, que c'est honteux !... Est-ce donc si sérieux ? Aïe, aïe !

– Si vous saviez, dit Tânia, comme il me tourmente !

Et des larmes, des larmes amères, abondantes, jaillirent de ses grands yeux.

– Je ne lui ai rien dit, continua-t-elle, en se tordant les mains, rien... J'ai seulement suggéré qu'il n'est pas besoin d'ouvriers inutiles, alors que l'on peut avoir, lorsqu'on en a besoin, des journaliers... Il y a une semaine que les ouvriers ne font rien... Je n'ai dit que cela, et il est monté sur ses grands chevaux et m'a dit beaucoup de choses offensantes, profondément humiliantes... Pourquoi ça ?

– Laissez ça, dit Kôvrine, lui effleurant les cheveux. Vous vous êtes fâchés ;

vous avez pleuré ; en voilà assez. Il ne faut pas rester irrités si longtemps ; c'est mal... d'autant plus qu'il vous aime infiniment.

–Il a... gâté toute ma vie, continua Tânia, sanglotante. Je ne reçois qu'offenses et... humiliations. Il me regarde comme inutile chez lui. Eh bien, il a raison ! Je partirai demain ; je me ferai télégraphiste... Qu'il en soit ainsi !

–Allons, allons... il ne faut pas pleurer, Tânia ! Il ne le faut pas, ma chérie... Vous êtes tous les deux emportés, irritables... C'est votre faute à tous les deux. Venez, je vais vous réconcilier.

Kôvrine parlait sur un ton de caresse et de conviction, et Tânia continuait à pleurer, les épaules frémissantes et les mains jointes, comme si, vraiment, un grand malheur l'eût frappée. Il la plaignait d'autant plus que son chagrin n'était pas sérieux et qu'elle souffrait profondément. Des riens pouvaient rendre cet être malheureux toute une journée et même toute la vie.

En la consolant, Kôvrine pensait qu'en dehors de cette jeune fille et de son père, on aurait difficilement trouvé des gens l'aimant comme quelqu'un de proche, comme un ami. Sans ces deux êtres, puisqu'il avait perdu ses parents dès sa petite enfance, il n'aurait jamais sans doute connu la gentillesse sincère, l'amour naïf, irraisonné, que l'on n'éprouve que pour les siens, les gens de son sang. Et il sentait qu'à ses nerfs à demi malades, répondaient, comme le fer à l'aimant, les nerfs de cette jeune fille qui pleurait et frémissait. Il n'aurait pas pu aimer une femme bien portante, forte, aux joues rouges ; Tânia, pâle, faible et malheureuse lui plaisait.

Et il caressait volontiers ses cheveux et ses épaules, lui prenait les mains, et essuyait ses larmes... Tânia cessa enfin de pleurer. Elle fut longtemps encore à se plaindre de son père, de sa vie difficile, insupportable en cette maison, suppliant Kôvrine de comprendre sa situation. Puis, peu à peu, elle commença à sourire, en soupirant de ce que Dieu lui eût donné un si mauvais caractère... À la fin elle éclata de rire, se traita de sotte et sortit de la chambre en courant.

Lorsque peu après Kôvrine se rendit au jardin, Tânia et son père, comme si de rien n'était, se promenaient dans une allée, et ils mangeaient tous deux du pain de seigle, saupoudré de sel, car ils avaient faim.

## V

Heureux d'avoir aussi bien réussi dans son rôle de médiateur, Kôvrine s'en alla dans le parc. Assis sur un banc, et réfléchissant, il entendit des bruits de voiture et un rire féminin ; c'étaient des visites qui arrivaient. Quand les ombres du soir s'étendirent sur le jardin, le son indistinct du violon et les voix qui chantaient parvinrent jusqu'à lui ; et cela lui rappela le moine noir. Où, en quel pays, sur quelle planète volait maintenant cette absurdité optique ?...

À peine l'agrégé se souvint-il de la légende et eut-il retracé en son imagination la sombre apparition vue dans le champ de blé, que, de derrière un pin, juste en face de lui, sortit insensiblement, sans le moindre bruit, un homme de taille moyenne, la tête grise, découverte, tout vêtu de noir, nu-pieds, pareil à un mendiant.

Sur sa figure, pâle comme celle d'un mort, tranchaient ses sourcils noirs. Le saluant d'un signe de tête amical, ce mendiant ou ce pèlerin s'approcha sans bruit du banc, s'y assit, et Kôvrine reconnut en lui le moine noir.

Tous deux se regardèrent une minute, Kôvrine avec étonnement, et le moine, comme la veille, avec un air affable, un peu moqueur et rusé.

–Mais tu n'es qu'un mirage, lui dit Kôvrine. Que fais-tu ici et pourquoi restes-tu assis ? Cela ne convient pas à ta légende.

–Qu'importe ! répondit le moine au bout d'un instant, d'une voix calme, tournant le visage vers lui. La légende, le mirage et moi, tout cela est le produit de ton imagination excitée. Je suis un fantôme.

–Tu n'existes donc pas ?

–Penses-en ce que tu voudras, dit le moine avec un faible sourire. J'existe dans ton imagination, et ton imagination est une partie de la nature ; j'existe donc aussi dans la nature.

–Tu as une figure vieille, intelligente, extrêmement expressive, comme si, réellement, tu avais vécu plus de mille ans. Je ne savais pas que mon imagination pût créer de pareils phénomènes. Mais pourquoi me regardes-tu avec un pareil enthousiasme ? Je te plais ?

–Oui. Tu es du petit nombre de ceux que l'on appelle en toute justice les élus de Dieu. Tu sers la vérité éternelle. Tes pensées, tes intentions, ta science

étonnante et toute ta vie portent le cachet divin, céleste, parce qu'elles sont consacrées au raisonnable et au beau, c'est-à-dire à ce qui est éternel.

-Tu as dit : « La vérité éternelle ?... » Mais la vérité éternelle est-elle accessible et utile aux hommes, alors qu'il n'existe pas de vie éternelle ?

-Il y a une vie éternelle, affirma le moine.

-Tu crois à l'immortalité des hommes ?...

-Oui, certes ! Un grand, un brillant avenir vous attend, vous autres hommes. Et plus il y aura sur la terre de gens pareils à toi, plus vite se réalisera cet avenir. Sans vous, – serviteurs du premier principe, qui vivez de façon libre et consciente, – l'humanité eût fait fiasco. En se développant de façon naturelle, elle eût longtemps attendu la fin de sa vie terrestre. Mais vous la conduirez, avec une avance de quelques milliers d'années, dans le royaume de l'éternelle vérité. C'est là votre grand mérite. Vous incarnez la bénédiction de Dieu qui repose sur les hommes.

-Et quel est le but de la vie éternelle ? demanda Kôvrine.

-Celui de toute vie : la jouissance. La vraie jouissance réside dans le savoir, et la vie éternelle dispensera des sources innombrables et inépuisables de savoir. Il est dit, en ce sens : Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père.

-Si tu savais, dit Kôvrine se frottant les mains de satisfaction, comme il est agréable de t'entendre !

-J'en suis très heureux.

-Mais je sais que, quand tu partiras, la question de ta réalité m'importunera. Tu es un fantôme, une hallucination. C'est donc que je souffre psychiquement et ne suis pas normal ?

-Et si cela était ! De quoi t'émouvoir ? Tu es malade parce que tu as travaillé au-delà de tes forces et t'es fatigué. C'est donc que tu as sacrifié ta santé à l'idée, et le temps n'est pas loin où tu lui donneras même ta vie. Quoi de mieux ? C'est à quoi tendent en général toutes les natures élevées et nobles.

-Si je me sais atteint de maladie mentale, puis-je croire en toi ?

-Qui t'a dit que les hommes de génie en lesquels croit le monde entier n'ont pas vu de fantômes ? Les savants disent présentement que le génie est proche de la folie. Mon ami seuls sont bien portants normaux les hommes

de la robe. Non mais, ceux sont bien portants, normaux, les hommes ordinaires, la masse grégaire. Les notions de surmenage, de dégénérescence, d'« âge du nerf », etc., ne peuvent sérieusement troubler que ceux qui mettent le but de la vie dans le présent, c'est-à-dire la masse.

–Les Romains disaient : *mens sana in corpore sano*.

–Tout n'est pas vérité dans ce que disaient les Romains ou les Grecs.

–L'élévation d'esprit, l'excitation, l'euphorie, tout ce qui distingue des gens ordinaires, les prophètes, les poètes, les martyrs de l'idée, est contraire au côté animal de l'homme, c'est-à-dire à sa santé physique. Je le répète : si tu veux rester bien portant et normal, suis le troupeau.

–C'est étrange, dit Kôvrine, tu me dis ce qui m'est souvent venu en tête. On dirait que tu as pénétré et entendu mes pensées intimes. Mais ne parlons pas de moi. Qu'entends-tu par la vérité éternelle ?

Le moine ne répondit pas.

Kôvrine le regarda et ne distingua pas sa figure. Ses traits s'obscurcissaient et s'effaçaient ; puis sa tête, ses mains disparurent, son corps se fondit avec le banc et le crépuscule du soir ; il disparut tout à fait.

« L'hallucination est finie ! se dit Kôvrine en riant... Ah ! c'est fâcheux. »

Il se dirigea heureux et gai vers la maison. Le peu que lui avait dit le moine noir flattait non seulement son orgueil, mais tout son être, toute son âme. Être un élu, servir la vérité éternelle, se trouver au rang de ceux qui rendront, quelque mille ans d'avance, l'humanité digne du royaume de Dieu ; autrement dit, affranchir les hommes de quelque mille ans de lutte, de péchés et de souffrances ; tout sacrifier à l'idée, – sa jeunesse, ses forces et sa santé, – être prêt à mourir pour le bien commun : quel noble et heureuse destinée !

Son passé se retraça dans la mémoire, pur, innocent, plein de labeur... Kôvrine se rappela ce qu'il avait appris et ce qu'il enseignait aux autres... Et il décida qu'il n'y avait pas d'exagération dans les paroles du moine.

Tânia, dans le parc, venait à sa rencontre. Elle avait déjà changé de robe.

–Vous voilà ? dit-elle. Nous ne faisons que vous chercher !... Qu'avez-vous ? demanda-t-elle, étonnée, voyant sa figure extasiée, rayonnante, et ses yeux pleins de larmes ; que vous êtes étrange, Anndrioucha !

–Tânia, je suis content ! dit Kôvrine, lui mettant la main sur l'épaule. Je suis plus que content, je suis heureux. Tânia, ma chère Tânia, vous êtes une créature extrêmement sympathique ; chère Tânia, que je suis heureux, heureux !...

Il lui baisa ardemment les deux mains et continua :

–Je viens de vivre à l'instant des minutes radieuses, éthérées, magnifiques. Mais je ne puis tout vous raconter, car vous me traiteriez de fou ou ne me croiriez pas. Parlons de vous, ma chère, ma bonne Tânia ! Je vous aime et me suis déjà accoutumé à vous aimer. Votre présence, vos rencontres dix fois par jour sont devenues un besoin de mon cœur. Je ne sais comment je pourrai me passer de vous quand je vous quitterai.

–Bah ! fit la jeune fille, vous nous aurez oubliés deux jours après... Nous sommes de petites gens, et vous êtes un grand homme.

–Non, dit-il, parlons sérieusement. Je vous emmènerai, Tânia ! Est-ce oui ? Partiriez-vous avec moi ? Voulez-vous être à moi ?

–Bah ! dit-elle.

Et elle voulut rire encore, mais le rire ne vint pas et des taches rouges apparurent sur ses joues.

Elle se mit à respirer précipitamment et partit vite, vite, mais non pas vers la maison ; elle s'enfonça dans le parc.

–Je ne pensais pas à cela... fit-elle, serrant les mains, comme désespérée ; je n'y pensais pas !

Et Kôvrine, la suivant, disait avec le même visage, extasié et radieux :

–Je veux un amour qui me prenne tout entier, et cet amour, vous seule, Tânia, pouvez me le donner. Je suis heureux, heureux !

Abasourdie, courbée, Tânia, ramassée sur elle-même, parut tout à coup vieillie de dix ans.

Et lui la trouvait belle et exprimait à haute voix son enthousiasme :

– Qu'elle est belle !

Ayant appris de Kôvrine que le roman s'ébauchait et que, même, il y aurait mariage, Iégor Sémiônytch marcha longtemps de long en large, tâchant de dissimuler son agitation. Ses mains se mirent à trembler, son cou se gonfla et devint pourpre. Il ordonna d'atteler un whisky et partit à travers champs. Tânia, voyant comme il fouaillait le cheval et avait enfoncé son bonnet presque jusqu'aux oreilles, comprit son état d'esprit. Elle s'enferma dans sa chambre et pleura toute la journée.

Dans les forceries, les pêches et les prunes étaient déjà mûres. L'emballage et l'expédition à Moscou de ces fruits délicats exigeaient beaucoup d'attention et de peine. L'été ayant été très chaud et très sec, il avait fallu arroser chaque pied ; cela avait pris beaucoup de temps et exigé beaucoup de main-d'œuvre ; des chenilles apparurent ensuite en si grand nombre que les ouvriers, et même Iégor Sémiônytch et Tânia, les écrasaient de leurs doigts, au grand dégoût de Kôvrine. De plus, on commençait déjà à recevoir les commandes d'automne pour les fruits et les arbres, et il fallait entretenir une grande correspondance. Au plus fort du travail, quand personne, semblait-il, n'avait une minute libre, advint le temps des fauchaisons et des moissons, qui enleva au jardin plus de la moitié de ses ouvriers. Iégor Sémiônytch, fortement hâlé, rendu de fatigue, méchant, trottait du jardin aux champs et criait qu'on l'écartelait, et qu'il se logerait une balle dans la tête.

Ajoutez à cela les soucis du trousseau auquel les Péssôtski accordaient une grande importance. Le cliquetis des ciseaux, le bruit des machines à coudre, l'odeur des fers à repasser, et les caprices de la couturière, femme nerveuse et susceptible, faisaient tourner la tête à chacun. Comme un fait exprès, il venait chaque jour des visites qu'il fallait distraire, nourrir et même coucher. Mais tous ces tracas passèrent comme dans un brouillard. Il semblait à Tânia que l'amour et le bonheur l'avaient saisie à l'improviste, bien que, dès l'âge de quatorze ans, elle fût assurée, sans savoir pourquoi, que Kôvrine l'épouserait. Elle s'étonnait, doutait, n'y croyait pas... Ou bien une telle joie l'envahissait soudain qu'elle voulait s'envoler dans les nuages pour y prier Dieu. Ou bien elle se rappelait tout à coup qu'elle devrait, en août, quitter la maison paternelle, quitter son père ; ou encore l'idée lui venait d'on ne sait où qu'elle était nulle, insignifiante, indigne d'un aussi grand homme que Kôvrine ; et elle se retirait chez elle, s'enfermait à clé et pleurait amèrement, durant des heures.

Quand il y avait des visites, il lui semblait soudain que Kôvrine était extraordinairement beau, que toutes les femmes en étaient amoureuses et enviaient son sort, à elle. Et son cœur s'emplissait d'orgueil et de ravissement comme si elle avait conquis le monde entier. Mais il suffisait que l'agrégé sourît aimablement à quelque jeune fille pour qu'elle tremblât de jalousie et se retirât chez elle ; et c'était encore des larmes. Ces nouvelles sensations la dominaient tout entière. Tânia aidait son père machinalement, sans voir ni les pêches, ni les chenilles, ni les ouvriers, ni combien vite passait le temps.

Il arrivait presque la même chose à Iégor Sémiônytch. Il travaillait du matin au soir, se hâtait toujours, s'emportait, s'énervait, mais tout cela en une sorte de demi-sommeil enchanté. Il semblait y avoir deux hommes en lui : l'un, le vrai Iégor Sémiônytch, se révoltant et se prenant la tête de désespoir, en écoutant le jardinier Ivane Karlytch lui exposer ce qui allait mal ; l'autre, comme à demi ivre, qui interrompait soudain brusquement une conversation d'affaires, tapotait l'épaule du jardinier, et se mettait à marmotter :

–Quoi qu'on dise, le sang fait beaucoup ! La mère de Kôvrine était une femme étonnante, aristocratique, extrêmement intelligente. C'était un ravissement de regarder sa bonne figure, pure et lumineuse comme celle d'un ange. Elle peignait à merveille, faisait des vers, parlait cinq langues, chantait... La pauvre, que Dieu ait son âme ! est morte poitrinaire.

Iégor Sémiônytch – celui qui n'était pas le vrai – soupirait, et, après un silence, continuait :

–Lorsque, dans son enfance, il vivait ici, lui aussi avait une figure d'ange, lumineuse et bonne. Son regard, ses mouvements et ses propos étaient aussi doux et charmants que ceux de sa mère. Et quel esprit ! Son esprit nous a toujours frappés. Ce n'est pas pour rien, il faut le dire, qu'il est agrégé ! Et dans dix ans, Ivane Karlytch, tu verras ce qu'il en sera !... Nous ne pourrons plus en approcher !

Mais, là-dessus, le véritable Iégor Sémiônytch se retrouvait, reprenait sa mine effrayante, se serrait les tempes et s'écriait :

–Ces diables ! Ils gâchent, profanent, font des abominations ! Le jardin est perdu ! Le jardin disparaît !

Kôvrine, sans remarquer la fiévreuse animation régnant autour de lui, travaillait avec la même ardeur. Son amour n'avait fait que mettre de l'huile sur le feu. Après chaque rencontre avec Tânia, il rentrait chez lui heureux, extasié ; avec la même passion qu'il avait embrassé la jeune fille et lui avait exprimé son amour, il se remettait à lire ou à écrire.

Ce que lui avait dit le moine noir sur les êtres de Dieu, la vérité éternelle, le brillant avenir de l'humanité... tout cela donnait à son travail une importance spéciale, extraordinaire ; cela remplissait son âme de fierté et du sentiment de sa propre élévation. Une ou deux fois par semaine, Kôvrine rencontrait le moine noir dans le parc ou à la maison, et s'entretenait longuement avec lui. Loin de l'effrayer, cela l'enthousiasmait, car il était déjà fermement convaincu que de semblables apparitions n'échoient qu'aux gens hors ligne, aux élus, voués au service de l'idée.

Une fois, pendant le dîner, le moine lui apparut et s'assit dans la salle à manger, près de la fenêtre. Kôvrine s'en réjouit et entama très adroitement avec Iégor Sémiônytch et sa fille une conversation pouvant intéresser le moine. L'hôte noir écoutait, inclinant aimablement la tête. Iégor Sémiônytch et Tânia écoutaient aussi, souriaient gaiement, sans se douter que Kôvrine parlait non pas avec eux, mais avec son hallucination.

Le carême de l'Assomption arriva sans qu'on s'en aperçût ; peu après, vint le jour du mariage.

Sur le désir exprès du père, il fut célébré avec éclat, autrement dit marqué par une incohérente débauche qui dura deux jours. On absorba pour trois mille roubles de nourriture et de boissons, mais la mauvaise musique, venue de quelque ville, les toasts criards, les affolements de domestiques, le vacarme et la bousculade empêchèrent de déguster les bons vins et les merveilleux hors-d'œuvre commandés à Moscou.

Par une longue nuit d'hiver Kôvrine, dans son lit, lisait un roman français ; Tânia, pas encore habituée au séjour des villes et qui avait mal de tête chaque soir, dormait depuis longtemps déjà, prononçant de temps à autre des mots incohérents.

Il sonna trois heures. Kôvrine éteignit et resta longtemps immobile, les yeux clos. Il ne parvenait pas à s'endormir parce qu'il faisait très chaud, lui semblait-il, dans la chambre, et que Tânia rêvait. À quatre heures et demie, il ralluma, et vit, à ce moment-là, le moine noir assis dans un fauteuil auprès de son lit.

– Bonjour, lui dit le moine.

Et après s'être tu quelques instants, il lui demanda :

– À quoi penses-tu ?

– À la gloire, répondit Kôvrine. Dans le roman que je viens de lire, il est question d'un jeune savant qui fait des excentricités et dépérit du désir de la gloire. Ce sentiment m'est inconnu.

– C'est parce que tu es intelligent. Tu regardes la gloire comme un hochet sans intérêt.

– Oui, c'est vrai.

– La célébrité ne te tente pas. Qu'y a-t-il de séduisant ou de positif, en effet, à ce que quelqu'un grave ton nom sur un monument funéraire pour que le temps vienne manger cette inscription avec sa dorure ? Il y a, par bonheur, trop de gens au monde pour que la faible mémoire humaine en puisse retenir les noms.

– Assurément, accorda Kôvrine. Et pourquoi donc s'en souvenir ? Mais parlons d'autre chose !... Du bonheur, par exemple... Qu'est-ce que le bonheur ?

Quand il sonna cinq heures, Kôvrine, assis au bord de son lit, les pieds posés sur la carpe, disait au moine :

– Dans l'antiquité, un homme s'effraya à la longue de son trop grand bonheur, et, pour se concilier les dieux, leur offrit en sacrifice son anneau préféré. Et, sais-tu, – comme il en fut de Polycrate, – le bonheur commence à

m'inquiéter. Il me semble singulier de n'éprouver du matin au soir que de la joie. Elle m'emplit tout entier et étouffe tout autre sentiment. J'ignore le chagrin, la tristesse, l'ennui. Vois, je ne dors pas ! L'insomnie me tient, et je ne m'ennuie pas. Je te le dis sérieusement : je commence à être déconcerté.

– Pourquoi donc ? s'étonna le moine. La joie est-elle un sentiment surnaturel ? Ne doit-elle pas être l'état normal de l'homme ? Plus le développement intellectuel et moral d'un homme est élevé, plus l'homme est libre, et plus la vie lui donne de satisfaction. Socrate, Diogène et Marc Aurèle éprouvaient de la joie, non du chagrin. Et l'Apôtre dit : « Soyez toujours dans la joie. » Réjouis-toi donc et sois heureux !

– Et si, soudain, les dieux se courroucent ?... dit Kôvrine en riant. S'ils m'enlèvent le confort et me contraignent à la faim et au froid, ce ne sera sans doute guère de mon goût.

Tânia, cependant, s'était éveillée et regardait son mari avec surprise et effroi. Il parlait au fauteuil, gesticulait et riait. Ses yeux brillaient et il y avait dans son rire quelque chose d'étrange.

– Mon André, lui demanda-t-elle, en le prenant par la main qu'il tendait vers le moine, avec qui parles-tu ? Avec qui, dis-le-moi ?

– Hein ? fit-il, troublé. Avec qui ? Mais avec lui... Regarde-le assis... dit-il en indiquant le moine noir.

– Il n'y a personne ici... personne !... Mon André, tu es malade !

Tânia attira à elle son mari, se pressa contre lui comme pour le garder des apparitions, et, de la main, lui couvrit les yeux.

– Tu es malade, dit-elle en se mettant à sangloter toute tremblante. Excuse-moi, chéri aimé, mais j'ai déjà remarqué depuis quelque temps que tu as l'âme troublée ; ton esprit est malade, Anndrioûcha...

Il trembla de la voir trembler, regarda une fois encore le fauteuil qui, maintenant, était vide, et ressentit soudain une véritable faiblesse dans les bras et les jambes. Il prit peur et se mit à s'habiller.

– Ce n'est rien, Tânia, murmura-t-il en tremblant. Ce n'est rien. Je suis, en effet, un peu malade... Il est temps de l'avouer...

– Je l'ai remarqué depuis longtemps, et papa aussi... dit-elle, essayant de comprimer ses sanglots. Tu parles tout seul, tu souris de façon étrange, tu ne

dors pas. Oh ! mon Dieu, mon Dieu, sauve-nous ! fit-elle avec effroi. Mais ne crains rien, Anndrioucha, au nom du ciel, ne crains rien...

Elle se mit, elle aussi, à s'habiller. Et ce ne fut qu'à cette minute, en la regardant, que Kôvrine comprit tout le sérieux de son état. Il comprit ce qu'étaient le moine noir et ses entretiens avec lui ; il était clair maintenant, pour lui, qu'il était fou.

Kôvrine et Tânia, sans savoir pourquoi, s'habillèrent et passèrent dans le salon ; elle sortit la première, il la suivit. Ils y trouvèrent, en robe de chambre, une bougie à la main, réveillé par les sanglots, Iégor Sémiônitch, venu chez eux pour quelques jours.

– Ne crains rien, Anndrioucha, disait Tânia, tremblante comme si elle avait la fièvre ; n'aie pas peur... Papa, ça passera ! Tout cela passera...

Kôvrine, ému, ne pouvait pas parler. Il voulait dire à son beau-père d'un ton dégagé :

– Félicitez-moi, je crois que je suis devenu fou...

Mais il ne fit que remuer les lèvres et sourit amèrement.

À neuf heures, le matin, on lui mit son pardessus et une pelisse ; on l'enveloppa d'un plaid et on l'emmena en voiture chez un médecin.

Il commença un traitement.

## VIII

L'été revint. Le médecin prescrivit à son malade l'air de la campagne. Kôvrine, guéri, ne voyait plus le moine noir. Il ne lui restait qu'à reprendre ses forces. Demeurant chez son beau-père, il buvait beaucoup de lait, ne travaillait que deux heures par jour, n'absorbait pas de vin et ne fumait pas.

La veille de la Saint-Élie, on chanta à la maison l'office du soir. Quand le chantre passa l'encensoir au prêtre, il se répandit vraiment dans le grand et vieux salon comme une odeur de cimetière, et Kôvrine, se sentant triste, sortit dans le jardin. Après s'être promené sans regarder les magnifiques fleurs et être resté assis sur un banc, il se rendit dans le parc. Il atteignit la rivière, descendit sur la rive et y demeura pensif, regardant l'eau couler. Les sombres pins aux racines velues, qui, l'année précédente, l'avaient vu si jeune, si joyeux et si fort,

ne bruissaient plus. Ils demeuraient immobiles et sombres comme s'ils ne le reconnaissaient pas. Tondu, il n'avait plus en effet ses longs et beaux cheveux ; sa démarche était alentie ; ses traits avaient à la fois grossi et pâli.

Kôvrine, par la passerelle, gagna l'autre rive. Là, où l'année précédente il y avait du blé, l'avoine était fauchée par andains. Le soleil était couché et un large halo rouge embrasait l'horizon, annonçant du vent pour le lendemain. C'était le calme absolu. Regardant dans la direction où le moine lui était apparu, Kôvrine attendit une vingtaine de minutes jusqu'à ce que commençât à pâlir la rougeur du soir...

Lorsqu'il rentra, las, mécontent, le service était fini. Iégor Sémiônnytch et sa fille, assis sur les degrés de la terrasse, prenaient le thé. Ils causaient, mais, en apercevant Kôvrine, ils se turent, et le jeune homme conclut que l'on parlait de lui.

– Il est temps, il me semble, dit Tânia, que tu boives ton lait.

– Non, pas encore... répondit-il, s'asseyant tout en bas ; bois-en, toi ! Moi, je n'en veux pas.

Tânia jeta vers son père un regard inquiet et dit à son mari, comme si elle se sentait en faute :

– Tu as trouvé toi-même que le lait t'a fait du bien !

– Oui, beaucoup, dit Kôvrine souriant. Je vous félicite : depuis vendredi, j'ai encore repris une livre.

Il se prit fortement la tête dans les mains et dit avec angoisse :

– Pourquoi, pourquoi m'avez-vous guéri ? Les remèdes au bromure, l'oisiveté, les bains chauds, la surveillance, la crainte puérile pour chaque bouchée de trop, pour chaque pas, tout cela, à la fin, m'amènera à l'idiotie. Je devenais fou et faisais de la mégalomanie ; mais j'étais gai, fort, et même heureux ; j'étais intéressant et original. Je suis, à présent, plus sérieux, plus raisonnable, mais je ressemble à tout le monde. Je suis une médiocrité. Je m'ennuie de vivre... Oh ! que vous en avez agi cruellement avec moi !... J'avais des hallucinations : à qui cela nuisait-il ?... À qui, je le demande, cela nuisait-il ?...

– On ne sait ce que tu dis ! soupira Iégor Sémiônnytch. Il est même ennuyeux de t'entendre.

–Eh ! n’écoutez pas !

La présence des gens, surtout celle d’Iégor Sémiônytch, irritait maintenant Kôvrine. Il lui répondait sèchement, froidement, et même avec grossièreté. Il ne le regardait que d’un air moqueur et avec haine. Son beau-père se troublait, toussait comme s’il était en faute. Ne comprenant pas pourquoi leurs anciennes relations, si franches et si simples, avaient changé, Tânia se pressait auprès de son père et le regardait inquiètement dans les yeux ; elle voulait comprendre, et n’y arrivait pas. Il était clair, seulement, pour elle, que leurs rapports empiraient de jour en jour, que son père, ces derniers temps, avaient fortement vieilli, et que son mari était devenu nerveux, capricieux, moins attrayant. Elle ne pouvait plus ni rire, ni chanter, ne dormait pas des nuits entières, s’attendant à quelque chose d’horrible. Elle se fatiguait tant qu’un jour elle resta évanouie, du dîner jusqu’au soir. Pendant l’office, il lui avait paru que son père pleurait, et, tandis que maintenant ils se trouvaient tous les trois sur la terrasse, elle faisait un effort pour n’y pas penser.

–Combien furent heureux Bouddha, Mahomet ou Shakespeare, dit Kôvrine, de ce que leurs bons parents n’aient soigné ni leur extase ni leur inspiration !... Si Mahomet eût pris du bromure, s’il n’eût travaillé que deux heures par jour et bu du lait, on ne se souviendrait pas plus de lui que de son chien. Les médecins et les bons parents abêtiront l’humanité. La médiocrité sera tenue pour le génie, et la civilisation sombrera. Si vous saviez – fit-il avec dépit – comme je vous suis reconnaissant !

Kôvrine ressentait un fort énervement, et, pour ne rien dire d’inopportun, il se leva brusquement et rentra vite à la maison. Nul bruit. Par les fenêtres ouvertes pénétrait l’arôme du tabac en fleurs et des belles-de-nuit. Des taches verdâtres de clair de lune s’allongeaient sur le piano à queue. Kôvrine se rappela les délices de l’été passé, lorsqu’on sentait, comme à présent, la belle-de-nuit, et que la lune brillait dans la fenêtre. Pour retrouver l’impression d’antan, il entra vite dans son cabinet, se mit à fumer un fort cigare et ordonna au domestique de lui apporter du vin. Mais le cigare lui rendait la bouche amère et le vin n’eut pas le même goût que l’année précédente. Que fait la déshabitude ! Le cigare et les deux gorgées de vin lui firent tourner la tête ; son cœur se mit à battre, et il dut prendre du bromure.

Avant de se coucher, Tânia lui dit :

–Mon père t’adore. Tu es fâché contre lui pour quelque chose qui le tourmente. Vois, il vieillit à vue d’œil. Je te supplie, au nom de Dieu, Anndrioucha, au nom de ton père défunt, au nom de mon repos, d’être gentil pour lui !

–Je ne le peux, ni ne le veux.

–Mais pourquoi ? demanda Tânia tremblante. Explique-le-moi ?

–Parce qu’il n’est pas sympathique, voilà tout ! dit Kôvrine négligemment, en haussant les épaules ; mais n’en parlons pas, il est ton père.

–Je ne peux te comprendre ! dit Tânia se pressant les tempes, les yeux fixes. Il se passe ici, chez nous, quelque chose d’inconcevable, d’horrible. Tu n’es plus le même, tu es changé... Toi, un homme intelligent, remarquable, tu t’énerves pour des riens, tu écoutes des histoires... Tu t’agites pour de si futiles misères que, parfois, on s’en étonne, et on se demande si c’est vraiment toi... Allons, allons, continua-telle, s’effrayant de ce qu’elle disait et lui baisant les mains, ne te fâche pas. Tu es intelligent, bon et noble, tu seras juste envers mon père. Il est si bon !

–Il n’est pas bon, mais bonasse. Les oncles de vaudeville, dans le genre de ton père, aux figures débonnaires et pleines, extraordinairement hospitaliers et originaux, me faisaient rire et me touchaient dans les contes, les vaudevilles et dans la vie ; mais maintenant ils me dégoûtent. Ils sont égoïstes jusqu’à la moelle des os. Ce qui me dégoûte le plus en eux, c’est leur satiété et leur optimisme gastrique, celui du bœuf ou du sanglier.

Tânia s’assit sur le lit et s’appuya la tête sur l’oreiller.

–C’est une torture, dit-elle (Et l’on sentait à sa voix qu’elle était extrêmement lasse et parlait avec peine.) Depuis l’hiver, pas une minute de repos !... Ah ! c’est affreux, mon Dieu ! Je souffre...

–Oui, naturellement, je suis Hérode et, toi et ton père, vous êtes les Innocents !

Naturellement !

Son visage parut à Tânia désagréable et laid. La haine et l’air moqueur ne lui allaient pas. Elle avait déjà remarqué qu’il manquait quelque chose à sa

figure, comme si, depuis qu'il avait la tête rasée, ses traits avaient changé. Elle aurait voulu lui dire quelque chose de blessant ; mais ce sentiment d'animosité la surprit ; elle prit peur et sortit de la chambre.

Kôvrine fut nommé professeur. Des avis annonçant sa leçon inaugurale pour le 2 décembre furent apposés dans les corridors de l'Université. Mais, au jour fixé, il prévint par télégramme le directeur des études qu'il ne ferait pas son cours, étant malade.

Il avait eu de l'hémoptysie ; il crachait du sang, et jusqu'à deux fois par mois il arrivait que le sang coulât en abondance, et il s'affaiblissait beaucoup. Il tombait alors dans un état de prostration. Ces hémoptysies ne l'effrayaient guère parce qu'il savait que feu sa mère avait vécu dix ans, sinon plus, avec cette même affection. Les médecins lui assuraient que ce n'était pas dangereux. Ils ne lui conseillaient que de ne pas s'émotionner, de mener une vie régulière, et de peu parler.

En janvier, pour la même raison, le cours fut ajourné, et, en février, il était trop tard pour commencer ; on fut obligé de le remettre à l'année suivante.

Kôvrine, en ce temps-là, ne vivait déjà plus avec Tânia, mais avec une autre femme de deux ans plus âgée que lui, qui le soignait comme un enfant. L'humeur du professeur était paisible, soumise. Il obéissait volontiers, et quand Varvâra Nicolâïevna (son amie s'appelait ainsi) se disposa à l'emmener en Crimée, il y consentit, bien qu'il n'attendît rien de bon de ce voyage.

Kôvrine et elle arrivèrent à Sébastopol le soir et s'arrêtèrent à l'hôtel pour se reposer et continuer le lendemain leur route sur Iâlta. Le voyage les avait fatigués tous les deux. Varvâra Nicolâïevna, après avoir bu du thé, se coucha et s'endormit bientôt. Mais Kôvrine ne se coucha pas. Il avait reçu, une heure avant son départ pour la gare, une lettre de Tânia et ne s'était pas décidé à l'ouvrir. La lettre était dans sa poche et, y penser, l'agitait désagréablement. Au fond de l'âme, il regardait son mariage comme une erreur. Il était satisfait de s'être définitivement séparé de Tânia, et le souvenir de cette femme qui, tant elle avait maigri, s'était à la fin changée en reliques vivantes, – et en laquelle tout semblait mort sauf de grands yeux intelligents qui regardaient avec fixité, – son souvenir ne suscitait en lui que de la pitié et du dépit contre lui-même. La suscription de l'enveloppe lui rappelait combien il avait été injuste et cruel deux années auparavant, comme il s'était vengé sur des gens tout à fait innocents du vide de son âme, de l'ennui, de la solitude et de son dégoût de la vie. Il se rappela avoir déchiré en menus morceaux sa thèse, et tous les articles

écrits durant sa maladie. Jetés par la fenêtre, les morceaux s'envolaient en s'accrochant aux arbres et aux fleurs. Il voyait en chaque ligne d'étranges prétentions que rien ne justifiait, une agressivité étourdie, de l'impudence, de la mégalomanie, et cela lui faisait la même impression que s'il avait lu une description de ses défauts. Mais quand le dernier cahier fut déchiré et jeté par la fenêtre, Kôvrine ressentit soudain de la tristesse et du dépit. Il entra chez sa femme et lui dit force choses désagréables. Mon Dieu, comme il la tortura !

Une fois, voulant la faire souffrir, il lui dit que, dans leur roman, son père avait joué un rôle peu sympathique parce qu'il lui avait demandé de l'épouser. Iégor Sémiônytch ayant par hasard entendu, se précipita dans la chambre, et de désespoir ne put dire un seul mot. Il ne put que trépigner et grommeler étrangement, comme si sa langue était paralysée. Et Tânia, voyant son père, poussa un cri déchirant et tomba évanouie. C'était abominable.

L'écriture familière lui remémora tout cela.

Kôvrine sortit sur le balcon. L'air était doux et chaud, et l'on sentait la mer. La merveilleuse baie reflétait la lune et les feux. Elle avait une couleur qu'il est difficile de définir. C'était une tendre harmonie de bleu et de vert. Par places l'eau ressemblait à du vitriol, et, par places il semblait que le clair de lune épais remplissait la baie. Au total quel accord de couleurs ! Quelle paix, quelle tranquillité et quelle grandeur !

Les fenêtres, à l'étage au-dessous, étaient sans doute ouvertes, car on entendait distinctement des voix féminines et des rires. Il y avait apparemment une soirée.

Kôvrine, avec effort, décacheta la lettre et rentra dans la chambre. Il lut :

« Mon père vient de mourir. C'est à toi que je le dois, car tu l'as tué. Notre jardin disparaît ; des tiers en sont déjà les maîtres. Il arrive, autrement dit, ce que mon pauvre père redoutait tant. De cela aussi la faute te revient. Je te hais de toute mon âme et te souhaite de disparaître au plus vite.

Oh ! comme je souffre ! Une douleur insupportable me brûle l'âme... Sois maudit. Je t'ai cru un homme extraordinaire, un génie. Je t'ai aimé, mais tu étais fou... »

Kôvrine ne put continuer à lire. Il déchira la lettre et la jeta. Une inquiétude, ressemblant à la peur, l'envahit. Varvâra Nicolâïevna dormait

derrière un paravent. On l'entendait respirer. De l'étage au-dessous montaient des voix féminines et des rires, mais il semblait à Kôvrine qu'il était tout seul dans l'hôtel. Il était effrayé que Tânia, malheureuse, accablée de chagrin, le maudît dans sa lettre, et lui souhaitât la mort, et il regardait furtivement la porte, comme s'il eût craint que n'entrât à nouveau et ne disposât de lui cette force inconnue qui avait, en deux ans, occasionné tant de malheurs dans sa vie et dans celle des siens.

Il savait d'expérience que, lorsque les nerfs sont tendus, le meilleur remède est le travail. Il faut se mettre à son bureau, et, coûte que coûte, se concentrer sur une idée. Il prit dans sa serviette un cahier dans lequel il avait esquissé un petit travail de compilation pour un jour où il s'ennuierait en Crimée. Il s'assit et s'en occupa ; et il lui parut que son état d'esprit paisible et indifférent lui revenait. Le cahier lui suggéra une méditation sur la futilité du monde. Il pensa combien la vie coûte à l'homme en comparaison des biens minimes ou médiocres qu'elle peut lui donner. Pour obtenir, par exemple, une chaire vers quarante ans ; pour être un professeur ordinaire et formuler d'une voix dolente, ennuyeuse et lourde, des idées ordinaires – et encore empruntées à autrui, – bref, pour atteindre une situation de savant médiocre, lui, Kôvrine, avait dû étudier quinze années, travaillant jour et nuit, subir une pénible maladie psychique, passer par un mariage malheureux, et commettre nombre de sottises et d'injustices dont il eût été agréable de ne pas se souvenir. Kôvrine avait

maintenant la claire conscience de n'être qu'une médiocrité, et, cela, il s'en accommodait volontiers, car, à son sens, chacun doit être satisfait de ce qu'il est.

Le travail l'avait presque complètement calmé, mais, sur le parquet, les morceaux de la lettre blanche l'empêchaient de concentrer son attention ; il se leva, les ramassa et les jeta par la fenêtre. Un vent léger venant de la mer les éparpilla. Derechef une inquiétude, voisine de la peur, le saisit, et il lui sembla qu'il était seul dans l'hôtel. Il sortit sur le balcon.

La baie, comme vivante, le regardait de ses innombrables yeux bleu-ciel, bleu-foncé, bleuturquoise et feu ; elle l'attirait. Il faisait chaud et étouffant ; il eût été bon de se baigner.

Soudain, sous son balcon, à l'étage audessous, un violon se mit à jouer, et deux molles voix de femmes chantèrent quelque chose qu'il connaissait. La romance parlait d'une jeune fille à l'imagination malade, qui, ayant entendu, la nuit, dans un jardin, une mélodie mystérieuse, avait décidé que c'était là une harmonie divine, incompréhensible pour nous, mortels...

La respiration de Kôvrine s'arrêta. Son cœur se serra de tristesse. Une suave et merveilleuse joie, qu'il avait depuis longtemps oubliée, se mit à remuer dans sa poitrine.

À l'autre bout de la baie, une haute colonne noire, semblable à un tourbillon ou à une trombe, apparut. La colonne courait sur l'eau avec une effrayante rapidité dans la direction de l'hôtel. Elle diminuait et noircissait sans cesse, et Kôvrine eut à peine le temps de la laisser passer...

Le moine, sa tête grise découverte, les sourcils noirs, pieds nus, les bras croisés sur la poitrine, passa près de lui et s'arrêta au milieu de sa chambre.

– Pourquoi ne m'as-tu pas cru ? lui demanda-t-il d'un ton de reproche, en regardant Kôvrine affectueusement. Si tu m'avais cru quand je te disais que tu étais un génie, tu aurais passé ces deux années d'une façon moins triste et moins plate.

Kôvrine, à nouveau, se croyait un génie et l' élu de Dieu. Il se souvint nettement de toutes ses conversations avec le moine noir, et voulut parler. Mais le sang, lui sortant de la gorge, coula tout droit sur sa poitrine, et, ne sachant que faire, ayant passé ses mains sur ses vêtements, ses manchettes se trouvèrent mouillées de sang. Kôvrine voulant appeler Varvâra Nicolâièvna, qui dormait derrière le paravent, fit un effort et prononça :

– Tânia.

Tombé à terre, il se souleva sur les mains, et appela à nouveau :

– Tânia !

Il appelait Tânia ; il appelait le grand jardin aux somptueuses fleurs, humides de rosée ; il appelait le parc, les pins aux racines velues, le champ de blé, son merveilleux savoir, sa jeunesse, sa hardiesse, sa joie ; il appelait sa vie qui fut si belle. Il voyait à terre, près de sa figure, une large flaque de sang, et ne pouvait plus, en raison de sa grande faiblesse, prononcer un mot. Mais un inexprimable bonheur, un bonheur infini emplissait son être.

En bas, sous le balcon, on jouait une sérénade, et le moine noir lui chuchotait qu'il était un génie et qu'il ne mourait que parce que son frêle corps avait perdu son équilibre et ne pouvait plus servir d'enveloppe au génie.

Quand Varvâra Nicolâïèvna se réveilla et sortit de derrière le paravent, Kôvrine était déjà mort. Un sourire bienheureux était figé sur son visage.

1894.



Cet ouvrage est le 21<sup>e</sup> publié dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec** est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.

# Notes

[←1]

*Erguénii Onièguine*, opéra de Tchaïkovski, d'après Poûchkine (Tr.)

[←2]

Vers de Poûchkine, dans *Poltâva*. (Tr.)